

Réflexion Sport

Scientifique & technique

EXTRAITS



**Romain
Haguenaux :**

*« Je prends
mon métier
comme une
chance »*

Romain Haguenauer :

*« Je prends
mon métier
comme une
chance »*

Propos recueillis
par Christopher Buet
Rédacteur-éditeur à l'INSEP



Entraîneur notamment de Gabriella Papadakis et Guillaume Cizeron, couple quadruple champion du monde de danse sur glace, Romain Haguenaer a accumulé beaucoup d'expérience en 20 ans de métier. Fort de ce bagage, il livre sa vision du haut niveau, sans certitude, mais avec conviction et passion.



“... on va chercher des performances chez des jeunes dès 12-13 ans et il faut traverser cette phase de l'adolescence...”

Dans un *kiss and cry*¹ aux couleurs du printemps nippon, Romain Haguenauer est à la gauche de Gabriella Papadakis et Guillaume Cizeron. Détendu et souriant, dans son costume sombre et sans fioriture, le coach couve ses athlètes du regard, tout en tenant la main de la patineuse. Quelques secondes plus tard, l'écran face à eux rend son verdict. Comme l'année précédente en 2018, le duo tricolore décroche le titre mondial, à la faveur d'un programme libre empreint de sensibilité et de cette modernité qui le caractérise. L'aboutissement d'une saison parfaite qui doit beaucoup au patinage des deux athlètes, mais aussi au travail de leur entraîneur. Ancien patineur de bon niveau, Romain Haguenauer connaît Papadakis et Cizeron depuis leur plus jeune âge. Un lien qui a poussé ces derniers à l'accompagner quand il a décidé de quitter Lyon pour rejoindre Montréal et trouver un environnement encore plus professionnel. À la Ice Academy de Montréal, il

1- Zone où les patineurs attendent que leurs notes soient annoncées après leurs performances lors d'une compétition de patinage artistique.

découvrir un univers d'exigence. En plus de ses patineurs français, il est chargé de travailler avec l'élite, à commencer par les Canadiens Tessa Virtue et Scott Moir, qui priveront le duo Papadakis-Cizeron de l'or aux Jeux olympiques 2018 à Pyeongchang. Avoir ses deux couples au sommet est une consécration, la validation d'un travail technique de premier ordre. Fort de son bagage d'ancien sportif et de ses nombreuses années à la rambarde des patinoires du Canada, de France et du monde entier, Romain Haguenauer s'est longuement épanché depuis le taxi qui l'amenait à l'aéroport de Montréal. L'occasion de faire un point sur son métier, sa passion et sa vision du haut niveau, avant de prendre l'avion, direction des vacances bien méritées.



Montréal, nouveau temple de la danse

Un temps fixé sur les États-Unis, à Detroit notamment – où Marina Zueva entraîna les Américains Meryl Davis et Charlie White et encadra les débuts des Canadiens Tessa Virtue et Scott Moir, raflant avec eux quatre titres mondiaux entre 2010 et 2013 –, l'épicentre de la danse sur glace mondiale s'est déplacé au Nord, traversant la frontière avec le Canada en 2014, lorsque fraîchement débarqué de France, Romain Haguénauer fonde avec Marie-France Dubreuil et Patrice Lauzon la Ice Academy à Montréal. L'aura des anciens patineurs québécois a attiré, leur professionnalisme et leur dévouement ont fait le reste. Outre Gabriella Papadakis et Guillaume Cizeron, le trio encadre les Américains Madison Hubbell et Zach Donohue, leurs compatriotes Madison Chosk et Evan Bates, ou encore les Canadiens Laurence Fournier Beaudry et Nikolaj Sørensen. Ces trois derniers figuraient dans le top 10 des championnats du monde 2019, respectivement médaillés de bronze, cinquièmes et dixièmes. « *Notre but est de mettre trois couples – quelle que soit leur nationalité – sur le podium* », expliquait à [La Presse](#) Marie-France Dubreuil. Un environnement d'élite, où officient six entraîneurs, plusieurs chorégraphes, préparateurs physiques et nutritionnistes, pour une quinzaine de couples de huit nationalités. Ce qui semble plaire à Madison Hubbell. « *Il y a beaucoup d'athlètes de haut niveau [...] Cela nous permet de nous soutenir les uns, les autres, de nous pousser sans ce côté négatif de la compétition. Les coachs rendent cela très simple* », confiait la patineuse à [NBC](#). Le but est simple, sur les bords du Saint-Laurent, s'entraîner avec les meilleurs pour constamment s'améliorer. « *Il y a toujours une journée par semaine où on met nos trois meilleurs duos sur la même glace. Ça stimule un peu plus une compétition. C'est important qu'ils apprennent à gérer les distractions, à être sur la même glace* », confiait Marie-France Dubreuil à [Radio Canada](#). Un écho à la devise de la Ice Academy of Montreal : « *Help you to discover your true potential. And you'll never settle for less* », soit « Découvrez votre vrai potentiel. Vous ne vous contenterez plus jamais du minimum. »

Quelle définition donneriez-vous de l'entraîneur de haut niveau ?

Avant tout, c'est un éducateur. L'objectif, quand on est à haut niveau bien sûr, c'est d'aller chercher des

médailles, mais le haut niveau commence très jeune. En patinage, à 25 ans, on est presque considéré comme vieux. Donc on va chercher des performances chez des jeunes dès 12-13 ans et il faut traverser cette ►



©Icon sport

phase de l'adolescence, devenir adulte tout en étant un champion. Au-delà de l'entraînement, je pense que l'entraîneur doit véhiculer des valeurs éducatives et sportives.

Existe-t-il une différence encore avec le très haut niveau ?

À très haut niveau, je suis un entraîneur mais avant tout un coach. Il faut diriger le côté technique, coacher l'environnement du sportif, coacher les choix, les problèmes extérieurs et toute une équipe autour de l'athlète. L'entraîneur doit être le chef d'orchestre pour guider son athlète à la plus grande performance. Mais pour

être un bon coach, il faut être d'abord un bon entraîneur.

Nombre d'entraîneurs estiment être devenus des managers de performance. Ressentez-vous cela ?

Complètement. Dans mon cas, j'entraîne depuis le niveau junior et plus on va vers le niveau olympique, international, plus il faut savoir déléguer. Seul, on n'arrive à rien. Avec l'évolution du sport qui devient de plus en plus « fort », avec en patinage à la fois l'aspect technique, mais aussi artistique, ce qui balaye un très grand rayon de compétences, quand on veut ►

que ses patineurs atteignent le top niveau, il faut travailler avec les meilleurs dans chaque domaine : les préparateurs physiques, les profs de théâtre aussi, de danse... Il y a une multitude de facteurs de la performance, en particulier en danse sur glace et moi, en tant qu'entraîneur de haut niveau, je sais à peu près tout faire, mais je ne prétends pas être le meilleur dans chaque domaine et comme je veux que mes athlètes aillent toujours plus haut, il est important que j'aie chercher les meilleurs. Moi, ensuite, je coordonne tout ça pour que ça soit efficace. Car plus on multiplie les intervenants, plus il y a de chances de s'éparpiller. Il y a un gros travail de management, de communication et de choix. À la fin, je fais les choix, avec mes athlètes.

Comment s'articule cette organisation avec les divers intervenants ?

Déjà, c'est une grosse gestion de la planification sur la saison. Il faut caler tout le monde, trouver les dates correspondantes... Concrètement, j'aime bien ne pas trop diriger. Je donne une direction mais laisse une sorte de carte blanche dans le travail. Ensuite, quand la personne a fini, c'est à moi, au coach, de garder l'esprit de ce qui a fonctionné et de continuer le travail dans ce sens, tout en intégrant les autres facteurs, notamment techniques. Si vous avez affaire à un chorégraphe, il faut veiller à ce que

la performance soit réalisable sur la glace. Il faut savoir être très ouvert et accepter ce qu'une personne extérieure peut amener. Quand on travaille avec des gens qui ont d'autres parcours, d'autres expériences, j'aime en tirer le maximum. Ça fait vingt ans que j'entraîne et j'apprends tous les jours de gens, de mes élèves, de mes patineurs. J'essaie de me renouveler, de n'avoir jamais aucune certitude sur quoi que ce soit. Je pense que c'est la clé pour rester au plus haut niveau.

“ ... il faut travailler avec les meilleurs dans chaque domaine : les préparateurs physiques, les profs de théâtre aussi, de danse...”

Cette remise en question est-elle simple ?

C'est quasiment tous les jours. J'ai la chance d'avoir une grosse équipe de patineurs, de nombreuses individualités, et même sur des choses techniques écrites dans des bouquins, ça peut changer d'un élève à l'autre, dans ▶

le temps. Ce qui fait la différence entre un très bon technicien et un entraîneur de haut niveau, c'est d'arriver à sortir le meilleur de chaque personne et pas simplement suivre des recettes « universelles ». Il y a des bases, mais les manières de les appliquer changent.

“ ... c'est sûr qu'il y a une proximité, mais je suis leur entraîneur. Il est hors de question que je sois leur père ou leur ami. Il faut que ça reste professionnel, correct. ”

Vous encadrez plusieurs couples. Est-ce difficile de passer des uns aux autres ?

Non. Bien sûr, j'ai mon parcours, mes connaissances, une grande expérience aujourd'hui, mais je me considère comme un médecin. J'ai des patineurs, un couple, en face de moi. Disons que ça va mal, il faut qu'ils aillent bien. Je les vois, je me dis : « Ça, c'est moche. Ça, c'est mal fait.

Ça ne va pas assez vite. » La question que je me pose alors, c'est de savoir qu'est-ce que je peux faire pour que ça soit esthétique, gracieux, efficace techniquement. Je pars toujours de mes patineurs, jamais de mes connaissances. Pratiquement à chaque fois, je repars à zéro avec chaque couple avec qui je travaille.

Comme les sportifs en compétition, l'entraîneur se doit de s'adapter à la situation qu'on lui propose.

Ce qui marche pour l'un ne marche pas forcément pour l'autre, surtout en danse sur glace où la dimension artistique est prédominante. Pour obtenir de l'artistique, on est dans l'expression et la technique n'est qu'au service de cela. On ne peut être que dans l'individuel.

Cette part artistique réclame non seulement une certaine sensibilité chez l'entraîneur, mais aussi de l'empathie pour les caractères propres des patineurs.

Le rapport à l'humain est important car il ne faut pas simplement exécuter un geste technique, il faut le danser, le fondre dans un propos, une intention chorégraphique. La pédagogie et la manière de délivrer l'information technique sont primordiales. C'est ce qui fait qu'il y a très, très peu d'entraîneurs de très haut niveau en danse sur ▶

glace dans le monde. Il y a beaucoup d'entraîneurs, mais très peu de coachs à très haut niveau qui parviennent par eux-mêmes avec leur équipe à mettre cela en place.

Cette connaissance des athlètes demande de la proximité. Quel type de rapport instaurez-vous avec eux ?

Par exemple, Gabriella [Papadakis] et Guillaume [Cizeron], je les ai eus à 12-13 ans et, aujourd'hui, ça fait plus de dix ans que nous travaillons ensemble. On passe énormément de temps ensemble à travailler, avec beaucoup d'émotions en championnats entre échecs et réussites, donc c'est sûr qu'il y a une proximité, mais je suis leur entraîneur. Il est hors de question que je sois leur père ou leur ami. Il faut que ça reste professionnel, correct. On sait que, dans le sport, il y a déjà eu beaucoup de dérives et je considère qu'un entraîneur doit rester un référent. On est là pour aider les athlètes même au-delà du cadre sportif, mais je ne considère pas du tout mes élèves comme mes enfants. C'est d'autant mieux pour le respect. Les athlètes vont respecter plus et plus longtemps quelqu'un qui sait rester professionnel que quelqu'un qui outre passe sa fonction. Les rôles doivent être clairs. C'est une clé de la réussite.

Est-ce que l'athlète ne peut pas être en demande d'une plus grande proximité ?

Un jeune va forcément admirer, s'identifier et prendre comme modèle l'entraîneur car c'est la référence première. Quand on est coach à haut niveau, il n'y a pas de week-end, pas de soirée, mais il y a des limites à fixer. Par exemple, quand je pars en vacances, sauf extrême urgence, tous mes élèves savent qu'il ne faut pas m'appeler. Il faut savoir couper, comme moi je respecte leur vie privée. La part émotionnelle au haut niveau est déjà tellement présente, si on mêle à ça des liens trop personnels, ça peut créer des problèmes dans la gestion ►



de la carrière. Chacun doit avoir son espace de liberté et rien ne doit venir interférer même si, avec les années, une proximité se crée.

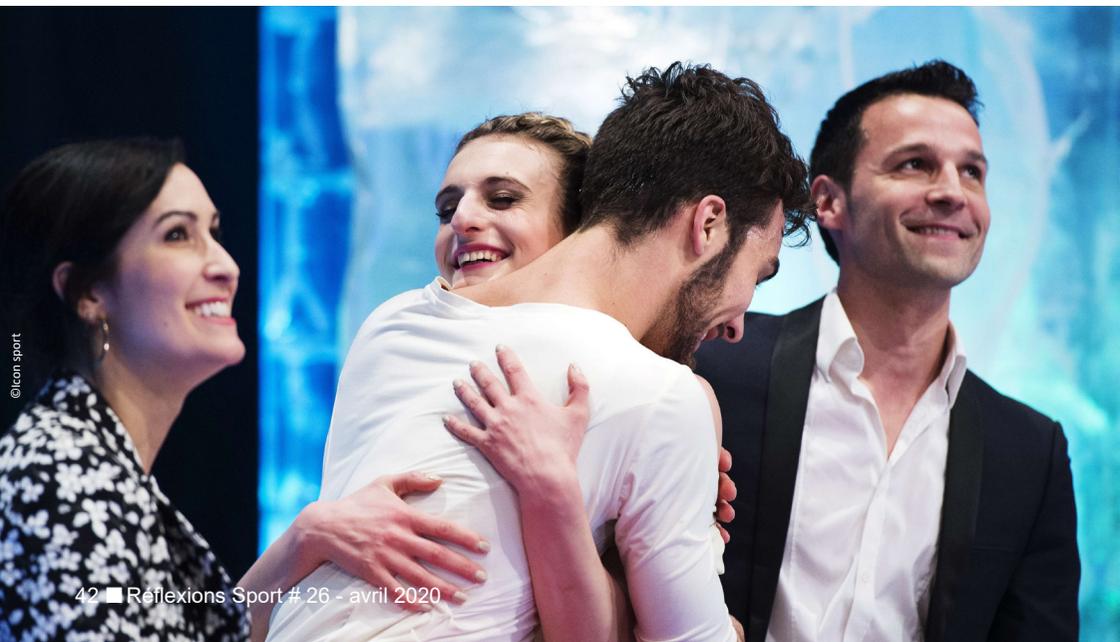
Justement, comment parvenez-vous à concilier vie professionnelle et personnelle tant le haut niveau réclame de temps et d'énergie ?

Être entraîneur, ça ne s'arrête jamais. J'ai quand même la chance d'avoir fait de mon sport, qui est ma passion, mon métier. Quand j'ai commencé à entraîner, je me disais que c'était incroyable car je faisais la même chose qu'avant quand je patinais, sauf que j'étais payé alors qu'avant c'est moi qui payais. Ça a été ma sensation à l'époque et je trouvais ça fantastique. Ce métier prend toute une vie, mais en même temps, j'ai toujours su me préserver une vie

à côté. J'ai des amis qui n'ont rien à voir avec le patinage et donc on n'en parle pas trop. Ça fait une petite soupe-pape. Après, c'est vrai que c'est beaucoup d'heures sur la glace, de déplacements en compétitions, mais j'aime mon sport, j'aime entraîner et donc ça ne pèse pas beaucoup. Si j'étais payé à l'heure concrète de travail, je serai milliardaire. Mais aucun entraîneur ne fait ça pour l'argent. Bien sûr, ça peut être un business, mais ce n'est pas le moteur premier.

En quoi est-ce important de savoir déconnecter ? Y parvenez-vous ?

Je n'ai jamais fait une overdose de mon sport, peut-être parce que j'ai toujours eu cet équilibre, réussi à préserver ma vie privée, même si tout se cale par rapport à mon métier et au calendrier des compétitions. Je suis ►



un passionné de patinage, de sport en général. Quand je vois ces gens qui ont un métier et ne sont pas passionnés, je ne me plains pas. Même si c'est très prenant, même quand je reçois un coup de fil d'une fédération par exemple, même si je dois répondre à des mails pendant mes vacances ou chercher de la musique pour un programme, je n'ai pas l'impression de travailler. Ce n'est pas une contrainte. Les seules contraintes, ça pourrait être les voyages qui prennent du temps, mais c'est aussi une chance de faire ça plutôt que métro-boulot-dodo. Les compétitions, c'est le fruit du travail et je suis toujours excité, content d'y aller. Surtout que les conditions sont plutôt sympas, et quand en plus on ramène des médailles... Je prends mon métier comme une chance.

Vous avez parlé de l'émotion. Quelle place lui accordez-vous ? Faut-il la suivre ou, au contraire, la réprimer pour rester le plus pragmatique possible ?

Il faut s'en servir. Ce qui fait la différence entre les entraîneurs, à haut niveau, entre moi et un Russe, c'est qui je suis, ma personnalité, comment j'interagis. Donc mes émotions sont importantes. Nous ne pouvons pas être des robots, encore moins dans mon sport qui est artistique. Ma personnalité va aussi avec mes compétences d'entraîneur. Les émotions comme le stress, la peur, l'inquiétude,

il y en a, et il faut savoir non pas les cacher, mais les maîtriser. Quand nous sommes dans des sas de préparation à des compétitions type Jeux olympiques, championnats du monde, je me dois d'être une force pour mes athlètes et je crois réussir à ne pas montrer de doute même si, à l'intérieur, il y a des émotions.

Ce contrôle, l'avez-vous acquis avec l'expérience ?

Par ma personnalité. Je pense avoir toujours réussi à les contrôler. J'ai commencé à 20-21 ans à entraîner, j'en ai aujourd'hui 42 donc avec plus de vingt ans de carrière, avec tout ce que j'ai connu, c'est plus facile de relativiser. Avec l'expérience, on apprend. On fait des erreurs qu'on essaie de ne pas reproduire. Aujourd'hui, je suis plus en contrôle, en gestion. ▶

“ Les émotions comme le stress, la peur, l'inquiétude, il y en a, et il faut savoir non pas les cacher, mais les maîtriser. ”

“ ... l'essentiel de mon travail : les amener, les pousser vers une autonomie dans les choix qu'ils ont à faire... ”

L'approche d'une compétition modifie-t-elle votre discours, vos postures par rapport à vos athlètes ?

La veille d'une grande échéance, on sait que ça arrive, mais il ne faut pas qu'il y ait de changements. L'important, c'est d'avoir au quotidien un travail sérieux, une bonne planification, pas de blessures. Quand on est aux Jeux olympiques, on n'est pas à la maison, c'est évident, mais on doit avoir une routine de compétition. À Montréal, j'aime bien que ça se passe dans la bonne humeur, que ça soit détendu. J'ai de l'humour et j'aime que mes patineurs en aient. En compétition, on garde ça, mais c'est un peu plus sérieux. Tout le monde se met et doit se mettre en mode compétition. Il y a une concentration car on est là pour performer, ramener des médailles. En tant qu'entraîneur, quand je suis en compétition, c'est comme si j'allais performer moi-même et c'est important de paraître contrôler, d'être sûr de

moi. On a nos petites habitudes avec chaque patineur et comme ça, je sais qu'ils n'ont pas le doute que je doute. En théorie, quand tout est fluide, le coach n'a plus grand-chose à faire, mais quand même. Les derniers mots qu'ils entendent, le dernier regard, ce sont ceux de l'entraîneur donc il faut trouver le bon levier.

En clair, il s'agit de ne rien changer aux habitudes tout en changeant d'attitude avec plus de sérieux...

On entre un peu en mode spectacle. Sur la glace, les patineurs montent sur scène devant des spectateurs, des juges. Le fait que ce soit un sport jugé est une spécificité supplémentaire. L'athlète qui court doit se battre contre le chrono, là, le patineur est jugé par des gens. Il y a une mise en danger de soi-même avec l'obligation de performer mais aussi l'artistique, l'émotionnel dont vont ressortir des notes. Disons qu'on va se produire sur *Carmen*, quelque part, il faut se mettre dans son personnage. En patinage, en danse sur glace, il y a ce facteur très différent d'autres sports.

Vous parlez d'accompagner l'athlète. Le but de l'entraîneur n'est-il pas de l'amener à une forme d'autonomie, qu'il prenne en main son projet ?

C'est l'essentiel de mon travail : les amener, les pousser à être autonomes dans leurs choix, faire en ►



©Icon sport

sorte qu'ils soient acteurs. Plus ils sont jeunes, plus nous les guidons. Ils ont tendance à attendre que l'entraîneur leur dise sur quoi ils vont patiner, ce qu'ils vont porter... Mais le haut niveau, ce n'est pas ça. La clé du haut niveau, c'est aussi de savoir les rendre « autonomes ». Ils ne le sont jamais toutefois. Il y a parfois des crises d'autonomie, mais ils reviennent toujours vers moi. Aujourd'hui, avec Gabriella et Guillaume, ils ne sont pas complètement autonomes, mais ils sont très acteurs de leurs choix et il est très important que je sois capable de m'adapter à ce qu'ils ont envie de

faire, à la manière dont ils ont envie de le faire. Ça me fait aussi progresser dans mon métier.

Dans le cas d'une crise d'autonomie, l'entraîneur doit-il laisser l'athlète se tromper ou, au contraire, tout de suite le corriger ?

Il ne faut pas trop le laisser se tromper car sinon, ça peut avoir des conséquences dramatiques, mais il faut trouver le compromis. Ça me rappelle Gabriella et Guillaume. En 2016, ils voulaient patiner sur une musique que j'estimais extrêmement difficile à patiner et à « vendre ». J'aimais bien l'idée qu'ils proposent quelque chose de difficile à présenter, mais j'étais obligé de leur dire : « Je suis d'accord, mais... » Quand j'ai un doute et que je pense que ce n'est pas exactement ce qu'il faut faire, j'utilise cette approche. Je n'attaque jamais de front. J'ai cette capacité à arriver à faire changer les choses de sorte qu'ils aient l'impression d'avoir eux-mêmes fait le choix. C'est ce qu'il faut arriver à faire quand on est sûr et certain, mais il n'y a jamais de certitudes. Enfin, c'est très rare.

N'est-ce pas effrayant d'une certaine façon quand on a des certitudes ?

Même si j'ai un doute au départ, ce qui est normal à la mise en place d'un projet, une fois qu'on a fait nos choix, que j'ai adhéré au projet et fait ►

adhérer les patineurs et mon équipe, il n'y a plus de doute. Je n'y laisse plus de place. Car il n'y a pas de recette gagnante. Des fois, on pense avoir trouvé l'idée du siècle et ça ne marche pas. D'autres, on n'a pas d'idée, on prend quelque chose au hasard et tout le monde trouve ça génial. L'important quand on a fait des choix, c'est pour l'entraîneur de faire front avec ses athlètes. Il y a des remises en question, mais pas de doute. Il faut assumer.

Est-il aisé de ne pas se laisser envahir par le doute ?

En général, mes patineurs, mes chorégraphes, ce sont des gens que j'apprécie donc ce n'est pas trop difficile de travailler, mais, en patinage, nous avons affaire à des juges. Par exemple, il y a des juges français avec qui j'échange et qui donnent leur avis sur le produit fini [le programme des patineurs, NDLR]. La grosse difficulté, c'est qu'il y a beaucoup de gens, extérieurs à l'équipe, qui viennent donner leur avis. Or, nous sommes dans un sport à jugement humain, où il y a une part de subjectivité sur une musique, un mouvement au-delà de la technique. Et il y a toujours quelqu'un qui vient vous dire : « Je n'aime pas la musique, la tunique, la coiffure... » Ça, c'est très fatigant et c'est moi qui le gère. Les athlètes ne doivent pas recevoir ça. Nous sommes là pour protéger, trier ces informations parfois

contradictoires. J'écoute les critiques, mais si on les prend toutes en compte, on ne fait plus rien. Il faut se battre avec cet environnement et c'est pour moi, la partie la plus stressante.

Dans le sport de haut niveau, les personnalités sont souvent fortes avec d'un côté des athlètes, qui se doivent d'être affirmés, et, en face, un entraîneur, parfois ancien sportif, qui est obligé d'avoir un certain caractère. Pensez-vous que l'entraîneur doit taire son ego pour permettre la réussite de ses protégés ?

L'une des définitions de l'entraîneur, c'est qu'il doit mettre son ego de côté. Je ne pense pas qu'un ego surdimensionné et la fonction d'entraîneur soient compatibles. C'est pour ça que, souvent, les grands entraîneurs ne sont pas les grands champions. Je pense qu'un grand champion a besoin de plus d'ego qu'un grand entraîneur. Personnellement, il n'y a pas d'affaire d'ego. Je suis très heureux d'avoir réussi, d'avoir la reconnaissance que j'ai, mais mon objectif est de faire devenir d'autres personnes des champions. Je ne veux pas me mettre en avant. Je suis derrière la barrière. Bien sûr, j'ai envie que mes athlètes réussissent, j'ai envie de réussir et cela passe avant mon ego. Si je propose une musique car je suis convaincu qu'elle est géniale, mais que l'athlète ►

“ Il y a plus de technique, d'artistique, de physique.
Ce n'est plus le même sport qu'il y a vingt ans. ”

ne l'aime pas, ce n'est pas grave. Je ne vais pas imposer quelque chose. L'égo doit être mis au service d'un projet commun.

Avez-vous ressenti également un impact sur cela et votre travail, dû au développement des réseaux sociaux ?

Quand j'ai commencé, il y a presque vingt ans, j'étais auprès de Marina Anissina et Gwendal Peizerat (ci-contre), alors champions olympiques [en 2002]. À l'époque, quand on s'entraînait, on fermait les portes des patinoires pour qu'il n'y ait pas d'espions envoyés par les Russes ou qui que ce soit. Quand on participait aux championnats d'Europe, personne n'avait vu les programmes avant. Aujourd'hui, tout est filmé... Il n'y a plus de secret. Après je ne me suis pas trop posé la question de savoir si ça avait changé la manière de travailler. Ce qui a changé le plus sûrement, c'est le nombre de personnes que je fais intervenir sur un programme. Il y a plus de technique, d'artistique, de physique. Ce n'est plus le même sport qu'il



©Icon sport

y a vingt ans. Pour des patineurs du niveau de Gabriella et Guillaume, c'est un travail à la journée alors qu'avant on pouvait faire ça à mi-temps. ►

Quel rapport avez-vous avec vos homologues entraîneurs ?

À la Ice Academy, on est déjà plusieurs entraîneurs donc c'est un travail d'équipe avec des échanges quotidiens. J'entraîne plus de vingt couples. On est trois entraîneurs principaux et j'emploie d'autres entraîneurs. Tous les jours, même quand c'est informel, on échange en permanence. C'est primordial. Par rapport, aux collègues étrangers, il n'y a pas de forme de secret, mais c'est rare que nos échanges tournent autour de la technique. Je faisais du partage de connaissances quand j'entraînais en France.

Échangez-vous avec vos pairs d'autres sports français comme étrangers ?

J'avais fait à l'INSEP des formations continues. C'était hyper intéressant d'avoir des discussions interdisciplinaires sur les problématiques, les facteurs de la performance, car nous sommes toujours enfermés dans notre discipline, nos contraintes et nous pensons qu'il n'y a que nous qui avons ce problème. Et en discutant avec d'autres, on se rend compte que tous les entraîneurs ont beaucoup de problèmes et souvent similaires. Je me souviens, ce que je trouvais étonnant, c'était les contraintes. Nous, la danse sur glace, il y a deux patineurs, mais c'est un sport individuel en fait, et l'un des seuls mixte et de couple.

“ ... nous sommes toujours enfermés dans notre discipline, nos contraintes et nous pensons qu'il n'y a que nous qui avons ce problème. ”

Ça intriguait beaucoup d'entraîneurs nationaux qui me demandaient comment on gérait ça. Des fois, ce sont des couples qui sortent ensemble, des fois des frères et sœurs... De fait, parfois, je suis aussi conseiller matrimonial. Ce qui m'impressionnait, c'était les sports d'équipe, comment on gère les problèmes d'une équipe complète. Ces échanges sont très formateurs, mais au quotidien, nous avons chacun nos contraintes. Toutefois, c'est rassurant de savoir que les autres ont aussi des difficultés.

Ne manque-t-il pas un rendez-vous, peut-être annuel ou bi-annuel, où les entraîneurs français pourraient justement se réunir et converser sur les pratiques ?

Si ça pouvait être annuel, ce serait sympathique, mais on a tous nos obligations et ce n'est pas évident de fixer une date avec les calendriers des sports ▶

d'été et d'hiver. Personnellement, j'ai toujours apprécié ces rendez-vous d'échanges. Ça nous permet de relativiser. Je ne me rappelle pas y avoir trouvé des solutions pratiques, mais je me souviens d'une jeune entraîneure de hockey féminin, elle devait débiter, et elle avait demandé des conseils à tout le monde. Elle était dans une situation difficile et je ne sais pas si elle a trouvé des réponses, mais elle avait posé beaucoup de questions. Avec le recul d'autres disciplines, d'autres expériences, c'est certain que ça pourrait aider beaucoup de monde.

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes entraîneurs ?

Pour être un très bon entraîneur de haut niveau, il faut être un très bon compétiteur dans l'âme. Au-delà des valeurs que je transmets, de l'éducation, au très haut niveau, mon but est de ramener des médailles et que mes athlètes aient du succès. Un entraîneur ne doit jamais rien lâcher et, comme je le disais plus tôt, il doit savoir se remettre en question, mais sans jamais avoir de doute parce que le doute, ça tue. Il faut y aller, foncer et quand on est jeune, il ne faut pas avoir peur de mal faire, mais croire en son projet. ■





**INSTITUT NATIONAL DU SPORT,
DE L'EXPERTISE ET DE LA PERFORMANCE**

11, avenue du Tremblay - 75012 Paris - France

Tél. 01 41 74 41 00

www.insep.fr

